Fürstlich-Starhemberg'sche
Familien Bibliothek
✱ Schloss Eferding. ✱

Case
FRC
6990

# PRÉCIS

EXACT ET HISTORIQUE

## DU TUMULTE POPULAIRE

OCCASIONÉ PAR

## L'AMBASSADE FRANÇAISE

À VIENNE

EN Y ARBORANT

## UN DRAPEAU TRICOLOR

LE 13. AVRIL 1798.

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE.

---

1798.

M+W 14230

LIBRARY OF THE MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY AT HARVARD COLLEGE

L'énergie de l'esprit public, & cet incorruptible attachement des sujets de la Maison d'Autriche pour leur Maitre, avaient opposé une digue puissante aux armées Françaises, dans le moment même où elles s'approchaient du cœur des provinces héréditaires; amené de suite les négociations préliminaires de

Leoben, &, par là même, etabli les prémieres bases du traité de paix qui fut ensuite conclu à *Campo Formio*. L'Empereur, devant s'attendre que le Gouvernement Français desirait aussi vivement la paix, qu'il s'efforçait d'en répandre partout l'assurance, crut poser les fondements de la tranquillité générale de l'Europe, en procurant à Ses sujets, même au prix de très grands sacrifices, une paix qui avait toujours été le voeu le plus cher de ce Monarque bienfaisant.

L'arrivée d'une légation Française à Vienne devait être la suite naturelle de ce traité de paix. Mais il manqua dés le principe une convention préalable & amicale, sur les innovations qui

pourraient être demandées à Vienne, ainsi que les légations Françaises en ont exigé auprès de presque toutes les puissances etrangeres. Au moins est-il certain, que le Peuple de Vienne fut tout-à-coup surpris par l'arrivée inattendue du Général Bernadotte. Lui même, absolument etranger à la carriere diplomatique, nétant accoutumé qu'à la guerre, se trouva dans le cas de dépendre presque en tout point, de ses Aides-de-Camp & de ses Sécrétaires. Ces derniers paraissaient aussi mécontents de la brusquerie militaire de l'Ambassadeur, que celui-ci de la maniere suffisante & exigeante de ses alentours. Il se donna personnellement toutes les peines imaginables, au moins au commencement, pour mettre de la retenue & de l'obli-

geance dans ses procédés, mais sa suite ne parut pas sous un jour aussi avantageux. Elle consistait en une troupe de jeunes gens, sans jugement & sans culture, qui n'ayant aucune espece d'egards pour le droit des gens & pour les convenances sociales, se moquaient insolemment de tout ce qu'il y a de plus sacré & de plus respectable aux yeux des autres Nations, méprisaient tout ce qu'ils ne trouvaient pas comme chez eux, & par leurs rodomontades offensantes, marquaient bien peu l'intention de reserrer plus fortement les liens de l'amitié entre deux Nations qui venoient réciproquement de poser les armes. Les hommes dont le coup d'œuil perce dans l'avenir, prévoyaient déja que tout cela tournerait mal; mais la bonté indul-

gente qui caracterise les Viennois, tolérait patiemment l'arrogance de ces jeunes gens: On l'attribuait à leur âge, au manque d'éducation, au défaut d'experience, & le Ministre de Sa Majesté l'Empereur, dédaignant d'appercevoir plusieurs de ces insolences, observait envers l'Ambassade une modération pleine de ménagements, cherchant autant que possible à la satisfaire par sa condescendance, & esperait du tems, ainsi que de la pénétration du Gouvernement Français, un remède à ces prémiers inconvenients. Il était impossible que ce Gouvernement eut connu à fond les qualités personnelles ou les défauts de ces gens là; car très certainement il n'eut pas choisi des individus aussi peu faits pour entretenir & pour consolider la bonne

harmonie entre les deux Puissances, & pour mériter à leur Nation l'estime de celle auprès de la quelle ils étaient envoyés.

Cependant, même cet etat de choses ne dura pas longtems. La conduite personnelle de l'Ambassadeur devint tous les jours plus exigeante, & l'arrogance des jeunes gens dont il etait entouré plus insoutenable. L'Ambassade evita avec un dédain marqué toute espece de communication avec des personnes jouissant de l'estime générale & sa société se borna à de méprisables fugitifs, ou à quelques étrangers, qui payerent d'ingratitude la terre hospitaliere où ils avaient été acceuillis avec tant de bonté.

L'Ambassade française parut avoir

formé le plan décidé d'effectuer, a tout prix, une brouillerie entre les deux puissances. Ses prétentions sans nombre, ses eternelles demandes, ayant été, en partie accordées, en partie declinées, & toujours avec prudence & modération par le Ministere de Sa Majesté l'Empereur & Roi, l'Ambaſsade crut que le moment etait venu, où elle pourrait jetter des germes de division parmi les paisibles habitants de Vienne, &, en cas que cet essai ne lui reussit pas, s'eloigner sous quelque pretexte plausible, & faire naitre par là de nouvelles mesintelligences entre les deux puissances.

La narration hiſtorique qu'on va-

lire, developpera davantage le plan et la marche de ces idées.

Ah! combien les provocateurs de ce désordre connaissaient peu la fidelité inviolable, et l'attachement energique des sujets Autrichiens pour un Monarque aussi universellement chéri! Combien ils se sont etrangement abusé, en esperant renouveller à Vienne, ces scênes scandaleuses, qui, préparées dans d'autres Capitales par des emissaires secrets, y ont malheureusement, été suscitées et consommées par l'effervescence de quelques jeunes enthousiastes sans principes!

Le 12. et le 13. Avril le Général Bernadotte se fit payer par les Banquiers

tout ce qu'il avait encore de crédit chez eux. Il fit déclarer au maitre de loges du théatre de la Cour, qu'il ne pouvait plus s'engager à l'abonnement qui venait d'être ouvert pour un nouveau chanteur étranger, parce qu'il comptait partir sous peu d'ici. Il fit faire en secret un drapeau, et en pressa excessivement le travail chez les ouvriers, declarant avec une exigeance, qui marquait assez ses pressentiments et ses calculs, que s'il n'etait pas achevé le 13. Avril dans l'aprés midi, il ne pourrait plus lui servir. Si les ouvriers, comme c'eut été leur devoir, avaient déclaré au Magistrat cette bisarre demande, peut-être cet essai fut-il resté encore sans effet! Mais tout se traita dans le plus grand secret, et encore le 13.

Avril, le public eut la surprise complette d'un spectacle inattendu.

Vers 7. heures du soir, le Général Bernadotte arbora sur le balcon de son hôtel un drapeau de la liberté, tricolore, et d'environ 4. aunes de longueur. Ce drapeau s'avançait de beaucoup dans la rue.

Quiconque a habité des Capitales, peut se former une idée de l'effet que dut produire à Vienne un semblable phénomène. Les prémiers passants, que l'etonnement d'un spectacle si extraordinaire fit arrêter devant l'hotel de l'ambassade, ne purent se rendre aucune raison de la circonstance ou du motif, qui y avait donné lieu; mais

lorsque le nombre des spectateurs s'accrut, et que par là l'on eut occasion de se communiquer mutuellement ses idées, les interprétations réciproques qu'on se donnoit sur une apparition aussi extrêmement nouvelle dans ce pays-ci, furent nécessairement très differentes. Les uns regardaient ce drapeau comme une enseigne sanguinaire, qui annonçait que la guerre allait recommencer; d'autres croyaient que c'était une insulte faite à la Nation Autrichienne, pour braver l'Empereur; d'autres enfin le prenaient pour un appel à la révolte. Toutes ces suppositions atquirent encore plus d'étendue et de force, par le bruit qui se répandit, que les mots: *Liberté et Egalité*, étaient écrits *en Allemand* sur le

drapeau; assertion que l'obscurité de la nuit tombante ne permit pas de rectifier d'abord.

L'hôtel qu'habitait l'Ambassadeur est situé dans un des quartiers les plus fréquentés de la ville. Une grande quantité de monde, de toutes les classes de son immense population, s'etait déja rassemblée devant la maison. Le mécontentement du peuple commençait à se manifester plus hautement, et cela en raison de la conduite offensante des gens de l'Ambassadeur, qui se tenaient à la porte de son hôtel, ainsi que des démonstrations dérisoires et insultantes des personnes qui se trouvaient sur le balcon. Alors le Chef-Directeur de la police, et le Colonel de place,

qui venaient d'être avertis de cet evénement, se rendirent dans la plus grande diligence, avec quelques officiers militaires & d'autres employés, au lieu du rassemblement, et mirent en usage tous les moyens imaginables de persuasion pour appaiser le peuple, et l'engaget à se retirer tranquillement. — L'estime et la confiance, dont ces deux personnes jouissent généralement à Vienne, n'aurait vraisemblablement pas manqué son effet sur des habitants dont l'extrême docilité est si bien connue, si précisément dans ce moment là, le Général Bernadotte, la fureur peinte sur le visage, une main sur la poignée de son sabre, l'autre poing fermé, ne s'était pas élancé à la porte de la maison, et par des menaces offensantes, et les

plus basses injures, n'eut porté à son comble l'indignation du peuple. Il se trouvait, d'après le rapport, très digne de foi, de l'estimable Directeur en Chef de la police et de beaucoup d'autres témoins oculaires, dans un etat, auquel l'on devait se refuser de croire, qu'un homme qui a reçu quelque education, mais principalement un homme de son rang, put jamais s'être livré.

Alors la scêne prit un caractere plus sérieux. Le Peuple qui accourait en foule, et toujours en plus grand nombre, commença à se faire entendre beaucoup plus haut, et à demander absolument l'enlévement du drapeau. En vain l'on pria le Général Bernadotte de le retirer; en vain le Colonel de place, accompagné d'un Officier,

se

se rendit à l'hôtel de l'Ambassadeur pour l'engager à calmer le peuple et à appaiser le tumulte, en ôtant cette banniere révoltante. Le Général Bernadotte acceuillit le Colonel par les plus offensantes menaces, oubliant tous les égards qu'il devait à son caractere personnel et à ses fonctions. Les Employés envoyerent chercher des piquets de Cavalerie et d'Infanterie, qui arriverent il est vrai au plutôt, et empécherent autant que possible la foule de grossir, mais qui ne purent plus faire evacuer la rue, où le Peuple, toujours plus aigri, plus irrité par les menaces révoltantes qui partaient de chez l'Ambassadeur, commença à jetter des pierres contre ses fenêtres. Dans ces entre-faites le Général Bernadotte

avait fait fermer la porte de la maison; mais la pluye de pierres continuait malgré toutes les rémontrances des Employés. L'Empereur, qui respecte le droit des Gens, même lorsqu'on le viole à Son égard, ordonna au Commandement Général de faire mettre la Garnison sous les armes, de la faire marcher en ville, puis d'en fermer les portes. De leur côté les Autorités civiles reçurent de Sa Majesté les directions les plus précises pour rétablir incessamment l'ordre et la tranquillité.

L'Ambassadeur de France se voyant dans une situation aussi critique, écrivit une lettre menaçante au Ministre de Sa Majesté l'Empereur, ayant le département des affaires etrangeres,

dans laquelle il se permit de nommer la foule rassemblée devant sa maison une *populace effrenée*, & où il exigea positivement, au milieu de la nuit, sans le moindre délai, une satisfaction éclatante de tout ce qui venait de lui arriver.

Sur cette lettre on lui fit donner l'assurance verbale, qu'on ferait tout pour rétablir la tranquillité. Il écrivit une seconde note; on lui fit par écrit la même réponse; et le Ministre de Sa Majesté Impériale et Royale destiné pour Paris, le Baron de Degelmann, qui hazarda, non sans beaucoup de peine et de danger, de pénétrer jusqu'a la demeure de l'Ambassadeur, passa auprès de lui la plus grande partie de cette orageuse nuit.

Tandis que toutes les Autorités etaient occupées des mesures les plus efficaces pour appaiser le tumulte, quelqu'un de la foule essaya de monter en dehors sur le balcon, à l'aide des ornements exterieurs, et d'en jetter à bas le drapeau. Il fut en partie brûlé, en partie déchiré, et ce qui en resta, suivi d'une foule immense, fut porté à la grande Garde, où, pour eviter de nouvelles scênes, l'Officier commandant le prit sous sa garde.

Les provocations insultantes et les injures qui partaient de la maison de l'Ambassadeur, ayant porté à son comble l'indignation du Peuple, on ne sera plus surpris que les choses ayent été encore plus loin. Avant que les

renforts de Cavalerie et des Grenadiers pussent arriver des fauxbourgs éloignés où ils sont casernés, la porte de la maison où demeurait l'Ambassadeur fut enfoncée, les fenêtres et les ustensiles de cuisine qui etaient à plein pied, mis en pieces, une couple de voitures endommagées et conduites hors de l'hôtel, mais ensuite mises en lieu de sureté par les détachements de troupes. Ce ne fut qu'avec infiniment de peine que le Militaire parvint enfin à occuper le grand escalier, à empêcher la foule de pénétrer dans l'appartement de l'Ambassadeur, et à mettre à couvert sa personne et sa suite. Il etait d'autant plus à craindre que l'on ne se portat à cette extrêmité, que la suite avait tiré plusieurs coups sur le Peu-

ple, mais par bonheur sans aucun effet.

Enfin vers 2 heures après minuit la tranquillité etait rétablie. Pour plus de sureté, toute la journée suivante (le 14) l'entrée de toutes les rues conduisant à la demeure de l'Ambassadeur fut occupée par des detachements militaires, la garnison resta continuellement sous les armes, et il parut de bonne heure une proclamation du Ministre de la police, dans la quelle, par ordre de sa Majesté, et dans ce ton paternel, que ce Monarque est accoutumé de prendre, quand Il parle Ses sujets, il témoigna son déplaisir de ce que le Peuple avait osé agir de son chef, et se faire justice lui même, l'exhorta à être calme et tranquille, et menaça les

auteurs d'un nouveau rassemblement, de la punition que les loix prononcent sur toute espece de violence. L'Ambassadeur de France crut alors devoir ne plus s'en tenir à aucune espece de forme, ni à aucun des usages reçus parmi toutes les Nations. Le 14. Avril au matin, quoique les rues attenantes fussent encore toutes remplies d'un peuple qu'attirait la curiosité, il envoya directement à l'Empereur un de ses Officiers, sans demander pour lui aucune escorte, sans en prévenir personne, et le chargea d'une lettre addressée à Sa Majesté, où il insistoit absolument sur ce qu'il lui fut donné un passeport pour son départ. Il reçut de la part du Ministre du Cabinet, Comte de Colloredo, la réponse la

plus obligeante à cette lettre. Le même jour, dans l'après midi, l'Empereur envoya chez l'Ambassadeur, le Comte de Saurau et le Baron de Degelmann, pour discuter et eclaircir ce mésentendu ; mais l'Ambassadeur insista irrévocablement sur son départ, quoique la ville eut recommencé à jouir du calme profond et de cette tranquillité, ou elle se trouve depuis des siecles.

On donna le passeport à l'Ambassadeur. On alla même, sur sa demande, jusqu'à faire accompagner un courrier qu'il expediait, par un Officier Imperial, et le Général Bernadotte partit le 15. Avril, vers midi, pour Rastadt, avec sa suite et avec 5. voitures, au milieu d'une foule immense de tranquilles spectateurs. On lui ren-

dit à son départ tous les honneurs militaires dûs a son rang; et il obtint, sur sa demande expresse, un forte escorte militaire.

Passons maintenant à quelques reflexions sur un evénement si remarquable dans l'hiſtoire de la Diplomatie, et dont les annales de la paisible ville de Vienne n'offrent aucun exemple.

Premiérement. L'Ambaſſadeur de France avait-il le droit d'introduire à la Cour où il est accrédité, de semblables signes exterieurs, qui, d'après la manière de voir dans le pays où il arrive doivent y être regardés comme des provocations à la désunion et a la révolte?

Sécondement. Avait-il généralement le droit d'introduire aucune es-

pece de nouveauté marquante, et surtout du genre de celle-ci, qui devait nécessairement avoir des suites aussi sérieuses, avant d'en être préalablement convenu avec la cour Imp. et Roy.; ayant été arreté dans le 23^e. Article du traité de paix conclu à Campo Formio, traité que toutes les gazettes ont fait connaitre, qu'il serait observé à l'avenir entre les deux puissances le même cérémoniel, le même rang, et les mêmes etiquettes qui avaient existé avant la guerre? Jamais les anciens Ambaſſadeurs de France n'avaient été disposés à se départir le moins du monde de leurs prérogatives; cependant ils n'ont jamais mis les armes de France sur leurs hotels; — Il ne se fuſſent jamais permis d'arborer un drapeau.

Troisiémement. Etait-il prudent à l'Ambassadeur, de se permettre à la Cour, où il avait été envoyé, des innovations qui devaient produire soit à cette Cour, soit auprès de la Nation toute entiere, l'éloignement, l'aversion et la défiance?

Quatriémement. Si un Envoyé de la cour de Vienne à Paris, voulait y arborer un drapeau Imperial et Royal, trouverait-il auprès du Gouvernement Français la même modération, la même protection pour sa sureté personnelle, que le Général Bernadotte a trouvé auprès du Gouvernement Autrichien? Le Peuple de Paris, dans la bouillante effervescence de l'orgueil national, n'auroit il pas été plus loin que les Viennois? —

La Cour Imperiale et Royale n'eut-elle pas fait éprouver son juste ressentiment à son Ministre, de s'être exposé, ou à dessein prémédité ou avec cette légérété, à se faire moquer de lui, ou maltraiter par le public de la capitale.

Cinquiémement. Quel dessein peut avoir eu l'Ambassadeur, en arborant un drapeau, qui à Vienne, est un signal d'allarme, puisque dans les incendies il est d'usage chez nous d'en arborer sur les tours, et en France, suivant le maniére connue dont-on y entend ces expressions: *arborer*, *faire flotter le drapeau tricolor* signifie, ou un trophée de victoire et de conquête, ou bien une appropriation de territoire; et de quel œuil une semblable té-

mérité devait elle être envisagée à Vienne?

Sixiémement. Dans quel but le Général Bernadotte a-t-il amené ici avec lui tant de jeunes gens sans experience, et sans aucune connaissance du monde? A quoi lui devaient servir tant d'Aides de-Camp, dans une mission diplomatique, où il n'avoit pas un seul soldat à commander — ni une seule operation militaire à diriger?

Septiémement. Etait-il prudent à l'Ambassadeur — Etait ce conforme au but naturel d'une Ambassade de paix, de choisir pour ses compagnons, une troupe de jeunes gens mal appris, qui par le mépris de toutes

les bienséances, leur arrogance et leurs étouderies, semblaient avoir à coeur d'offenser et d'aigrir le Public tout entier de cette capitale?

Huitiémement. Quels projets peut avoir eu le Général Bernadotte, en faisant d'avance des dispositions de départ? Puisque déja le 13. Avril (c'est à dire le jour, où en arborant le drapeau il excita un si grand mécontentement dans le public de Vienne) il se préparoit effectivement à partir?

Neuviémement. Pourquoi, si ses intentions etaient pures, le Général Bernadotte n'a-t-il pas prévenu de son dessein le Ministre de S. M. l'Empereur? Pourquoi a-t-il fait faire ce drapeau en secret? Pourquoi a-t-il précisément attendu le moment où il

commençait à faire obscur pour l'arborer ?

Dixiémement. Pourquoi, au lieu de céder au mécontentement général, ou de réclamer avec egard l'appui du Gouvernement, le Général Bernadotte a-t-il cherché à exciter le Peuple contre sa propre personne par des menaces et des injures? et pourquoi, au lieu de témoigner sa reconnoissance au Militaire pour les soins qu'il se donnait, et la protection qu'il s'efforcait de lui assurer, a-t-il manqué de toute espece d'égards avec le Colonel de Place et le Directeur en chef de la police? Pourquoi a-t-il pu se porter à une extrêmité aussi dépourvue de sens, que de faire faire feu par sa suite sur le Peuple?

692



Que le monde entier prononce sur cet evénement, et réponde à ces questions. Le témoin impartial, qui a eu tous ces faits sous les yeux, se borne à les raconter tels qu'ils se sont passé, et tels qu'il sont été juridiquement et authentiquement consignés. Il se borne à regretter, que l'Ambassadeur d'une Nation, qui a mis au nombre de ses principes fondamentaux la suppression de toutes les armoiries, et autres marques distinctives, ait, pour avoir le plaisir d'arborer un drapeau bigarré, pu exposer la Capitale d'une puissance à qui ce Gouvernement a donné des assurances d'amitié, au desordre d'un tumulte populaire, et par là, compromettre la vie d'une quantité considerable des personnes.